

XYZ. La revue de la nouvelle

Mort et télévie de Jacob Miro

Jean-Pierre April



Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

April, J.-P. (1985). Mort et télévie de Jacob Miro. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 28–36.

Jean-Pierre April

Mort et télévie de Jacob Miro

À vrai dire, même si cette histoire se déroule dans une mégapole, vous ne reconnaîtrez ni ses rues ni ses endroits publics. Qu'importe le nom de la ville, ses activités, ses monuments, le type de violence qui y règne ou les langues qu'on y parle. Il s'agit simplement d'une métropole moderne d'un pays industrialisé : inhumaine, anonyme, et pourtant si attachante. Toutes ces villes de béton et de fumée se ressemblent comme des clichés. Pensez à Berlin, Rio, Singapour ou Toronto, c'est là. Mais avant tout cette histoire se passe dans un immeuble et à la télévision.

Réglons d'abord l'extérieur, une fois pour toutes. Imaginons que nous arrivons par avion, en survolant l'interminable banlieue. Nous sommes en 2014, des hordes de chômeurs, de pauvres et d'immigrants encerclent la ville. Une large ceinture grisâtre, tressée de drames sordides. Puis, sur des kilomètres de propreté et d'ennui, les bungalows, les arbres décoratifs, les rues transversales et les autoroutes surélevées. Enfin, dans le centre-ville, les immeubles se dressent et les rues creusent des canyons dans le ciment. Des noms au néon s'inscrivent au fronton des buildings, des mots qui scintillent, américains, exotiques, prestigieux, mais qui ne veulent rien dire. Des flots de lumières, tantôt rouges tantôt blanches, coulent dans les artères et vont disparaître dans les garages souterrains tandis qu'une foule bigarrée envahit le cœur de la métropole, là où nous devons nous rendre, rue Gloria.

Même si de larges vitrines blindées illuminent la rue, les pas-

sants paraissent ternes, blasés, tels des zombis sans destination. Des désœuvrés s'agglutinent par chapelets aux bouches de métro. Des voyous s'inventent des jeux dangereux dans les angles enténébrés des ruelles. Les bars sont bondés, bruyants, toujours sur le point d'éclater. L'été est chaud, très chaud. Il y a de la nervosité dans l'air, de la fureur dans la chair. Les idées folles s'enflamment. Soudain, la violence.

La tragédie, la panique, puis la police... toujours en retard. Mieux vaut voir ça à la télévision, bien à l'abri dans son petit appartement verrouillé.

La plupart des gens instruits travaillent avec un ordinateur, à domicile. L'éducation, les affaires, les loisirs, tout passe par l'écran cathodique. Évidemment, il faut bien sortir de temps à autre, ne serait-ce que pour les courses, mais pourquoi se risquer dans les rues ? Un petit nombre de commissionnaires travaillent pour les citadins calfeutrés dans leur confort, et cette histoire concerne l'un d'eux, le concierge de l'aile G-4 de l'immeuble *Aladin*. Il vit pour ainsi dire entre deux mondes : l'intérieur de l'immeuble, sous surveillance électronique, et la rue Gloria qui dès vingt heures appartient aux pauvres, aux putes et à la pègre. Sans âge et sans expression, métissé, parlant trois langues avec des accents indéterminables, il vit seul, connaît les petites manies de tous les locataires et ne se confie à personne. Pas foncièrement honnête, juste assez sage pour respecter ses clients. Il pourrait bien s'appeler Jim, Juan ou Yun ; nous le nommerons Jean Simon, nom banal adapté à ce personnage inconscient, qui ignore la proximité de sa mort.



Seul dans l'ascenseur de service, Jean Simon songeait au client qui venait de l'appeler, Jacob Miro, technicien à la retraite, sans doute dans la quarantaine, même si son teint décati, ses traits ramollis et sa barbichette blanche faisaient de lui un vieillard prématuré. Un mal étrange le rongait de l'intérieur, une sorte de cancer du cerveau, qui faisait naître en lui des obsessions hallucinantes, toutes marquées du désir de survivre.

Certains locataires prétendaient que cette maladie de plus en plus répandue était provoquée par une écoute intensive de la télévision, cette nouvelle génération de télébranchées à même le cer-

veau. De fait Miro était un maniaque de la transvision ; il avait déjà travaillé à la conception de ces appareils et, avant de quitter son emploi, aurait même participé à l'élaboration d'une transvision révolutionnaire qui permettrait de passer de l'autre côté de l'écran... C'est du moins ce qu'il avait révélé à Simon — mais son cancer cérébral le portait souvent à déformer les faits, à anticiper outrageusement, comme si la maladie multipliait ses idées, prolongeant dans l'imaginaire une vie condamnée.

En poussant la lourde porte métallique de son appartement, Simon fut saisi par des effluves malsaines, des miasmes de mort mêlés à une odeur d'électronique surchauffée. Dans le salon, devant l'unique fauteuil, un écran de télévision dominait de multiples appareils munis de boutons, de cadrans lumineux et d'indicatifs clignotants : la mystérieuse transvision que prétendait réaliser Miro, pressé en cela par la progression de son cancer. Du fauteuil, dépassait un ballon métallique, relié par des fils colorés aux instruments complexes : le casque donnant au spectateur l'illusion de pénétrer dans les images transvisuelles. Soudain, en jetant un coup d'œil à l'écran, Jean vit son double figé de stupeur.

Gêné par sa propre image en train de l'observer, il chercha du coin de l'œil la caméra qui l'épiait. Elle se trouvait au milieu des appareils, braquée sur lui comme le canon d'une carabine. Jean fit deux pas de côté ; la caméra pivota automatiquement dans sa direction, comme si elle sentait sa peur.

— Ne vous énervez pas, fit une voix nasillarde en provenance du transviseur. Jean s'avança néanmoins vers Miro, dans l'espoir de trouver une expression rassurante, mais il ne vit qu'une boule métallique. Son nouveau casque d'acier, à demi recouvert de petits dispositifs sophistiqués, lui descendait jusqu'au cou.

Jean perdit toute contenance, ne sachant si Miro voulait cacher la progression externe de son cancer ou s'il avait décidé de plonger la tête dans l'électronique, comme une autruche dans le sable. Pendant un instant éprouvant, il eut l'impression que la tête d'un robot cherchait à contrôler le corps du mourant. Pourtant, et cela n'était pas pour tranquilliser le concierge, la voix lasse de Miro provenait de cet être hybride, ou plutôt de son transviseur.

— Je vais tout vous expliquer, dit le transviseur, continuant d'afficher le teint extrêmement blême du concierge.

Et l'image de sa pâleur le fit pâlir.

— Dépêchez-vous, marmonna le concierge qui essayait lamen-

tablement de reprendre de l'aplomb ; je n'ai pas de temps à perdre devant la télé.

— Moi non plus, répliqua Miro. Je suis en train de mourir, et seul cet appareil me permet de voir, d'entendre et de parler. Bientôt, il pourra peut-être s'exprimer sans moi...

Jean ne quittait pas l'écran des yeux ; il lui semblait que son double le surveillait, et cette vision de lui-même lui permettait maintenant de tenir le coup, l'empêchant de fuir dans un hurlement d'horreur.

Comme hypnotisé devant une émission trop savante pour le toucher, il écoutait d'une oreille distraite, plus attentif au phénomène lui-même qu'aux explications. L'ex-technicien de la transvision était en train de concevoir un appareil de survie pour remplacer les sens qui l'abandonnaient. Bientôt son âme pourrait passer de l'autre côté de l'écran, dans les circuits complexes du transviseur informatisé, et Miro se passerait de son corps en décomposition.

— Pour cela, ton aide m'est nécessaire, poursuivit l'inventeur en augmentant le volume. J'ai commandé divers composants électroniques, aussi rares qu'indispensables ; il faut absolument que tu ailles les chercher, le plus tôt possible.

Plusieurs pièces manquantes, toujours expérimentales, seraient remises par des ex-collègues, et l'opération comportait certains risques. Jean gaspilla de précieuses minutes à discuter du mode de paiement. D'habitude, plus les commissions paraissent urgentes, plus les locataires doivent payer, mais Miro ne pouvait offrir qu'une part des profits à venir — une fortune... —, lorsque son *transviseur* serait commercialisé.

Pendant la conversation, Jean examina le moribond de près, remarquant sa peau squameuse, ses membres sans vie et sa poitrine cave, qu'aucun souffle ne soulevait. Était-il déjà mort ? Sous l'impulsion d'une curiosité morbide, Jean se pencha vers Miro et posa la main droite sur son fauteuil, près de son épaule. Tout à coup le canon d'une arme automatique apparut sous la caméra, lui aussi braqué sur le concierge.

— Reculez, ne me touchez pas ! hurla Miro dans le transviseur. Si vous acceptez, je vous fais une avance de dix mille dollars. Sinon je vous descends.

Jean accepta, bien sûr. Mais la somme ne le satisfaisait aucunement, maintenant qu'il était certain d'être tombé sur un filon : lorsqu'il s'était penché pour dissimuler sa main droite, il avait pincé

l'épaule de Miro, à lui en arracher la peau. Et Miro n'avait pas réagi.

Déjà, en refermant la porte de l'appartement derrière lui, Jean Simon concevait un plan pour dérober le précieux appareil de survie.



Il n'y avait plus qu'à attendre la mort...

Pendant la semaine qui suivit, le concierge s'occupa à ses activités habituelles, faire les commissions des petites veuves, des retraités, des vieillards ou des malades, tout ce monde qui vit tout le temps tout seul et qui a peur de tout — sauf de la télévision... et du concierge.

Jean était leur homme de confiance, et il en profitait pour augmenter régulièrement son tarif, sachant bien qu'aucun client ne risquerait de le perdre en le dénonçant. Malgré tout, les bénéfices étaient maigres, et Jean devait compter sur les avantages « marginaux » : parfois, quand une personne isolée ne parvenait plus à le payer, il s'arrangeait pour que son assurance-vie lui revienne, puis il apportait les précieux médicaments, ou plutôt de fausses pilules, inoffensives, et il attendait qu'elle crève. Cette fois, il devait hériter d'un appareil insolite, et certains spécialistes donneraient cher pour l'examiner.

Jean avait tout simplement coupé l'électricité, le téléphone et l'entrée d'eau de Jacob Miro, puis il avait attendu une dizaine de jours. Il était sûr que le cancéreux ne tiendrait pas le coup ; la semaine précédente, il lui avait acheté une provision de repas congelés, une réserve de cinq jours à raison de deux maigres repas par jour.

— Un pour moi, l'autre pour le cancer, avait gémi Miro avec une pointe d'ironie douteuse. Il avait fini par personnifier sa maladie, comme si elle constituait un hôte vorace, qui vivait à ses dépens.

Les métastases affectaient sa raison, pensait Jean ; il doit être aussi fou que cancéreux, et, après tout ce temps, sûrement mort.

Le moment était venu de faire appel à Zita, la petite arriérée mentale du 433 ; sa petite taille lui permettrait de se glisser jusqu'à l'appartement du cadavre.

●

Dans le long conduit d'aluminium, étroit et sombre, Zita rampait avec difficulté, en s'écorchant les coudes et les genoux sur les joints en relief. Quand elle devait franchir un angle droit, elle se contorsionnait à s'en couper le souffle, mais sa progression l'excitait. En bout de piste, quand viendrait le moment de quitter le canal d'aération pour l'appartement 713, celui qui empestait, elle découvrirait le monsieur qui dort, la tête enfouie dans une coquille de métal, puis, après avoir ouvert la porte de l'appartement, elle aurait droit à la fabuleuse potion de Yumi, la petite extraterrestre de la télévision. Jean le lui avait promis.

— Ne réveille pas le monsieur qui dort, ouvre vite la porte de l'appartement, se répétait-elle à mi-voix, de peur d'omettre les gestes nécessaires pour mériter cette potion martienne qui la rendrait intelligente. Cette perspective l'obnubilait tellement qu'elle ne savait plus dans quel appartement se rendre. Sans la forte odeur de pourriture qui la secoua, elle aurait passé tout droit.

En poussant la grille d'aération, elle aperçut Miro affalé dans le fauteuil, épousant ses formes molles. Zita remarqua le curieux casque métallique et la matière mordorée qui s'en était échappée en couvrant la poitrine du locataire. Comment pouvait-il dormir dans cet état, Zita l'ignorait complètement ; elle ignorait tant de choses qu'aucun mystère ne la surprenait. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était la potion magique de Yumi, mais un coup d'œil dans toutes les directions lui fit comprendre qu'elle ne la découvrirait pas dans ce fatras d'appareils. Alors, elle s'extirpa du conduit d'aération et se laissa choir dans l'appartement.

— Ne réveille pas le monsieur, ricana-t-elle en le touchant du bout du pied ; ouvre vite la porte, continua-t-elle, sans toutefois avancer d'un pas, subitement surprise par son image à l'écran du téléviseur.

La petite attardée était maigrelette, plus pâle que d'habitude, presque cireuse, et sa robe chiffonnée, déchirée par endroits, lui donnait l'air d'une enfant battue. Mais lorsque son double sourit à son image, une lueur d'insanité anima ses grands yeux saillants, d'un bleu livide.

— Bonjour, dit Zita, purement émerveillée. Je ne savais pas

que je...eh ! que tu passais à la télé. Dis, est-ce que tu as déjà rencontré Yumi, la petite martienne qui va me rendre intelligente ?

À l'écran, le sourire de la seconde Zita s'épanouit avec assurance, comme si elle avait tout compris.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle, je croise toutes les héroïnes de la télé. Est-ce que tu aimerais la connaître, toi aussi ?

— Oh oui ! je voudrais tellement devenir intelligente comme Yumi, ou comme toi.

— C'est facile, minauda la petite Zita télévisée. Tu n'as qu'à mettre le casque du type allongé sur le fauteuil.

— Je ne sais pas si je dois... Jean m'a dit de ne pas le réveiller. Il faut que j'aille lui ouvrir la porte.

— Jean Simon ? s'enquit le personnage télévisé d'une voix chargée de malveillance. Je le connais bien, celui-là : il ne veut pas que tu pénètres dans la télé parce que tu vas devenir plus intelligente que lui. Mets le casque, conseilla-t-elle comme une complice amusée ; ensuite, quand tu lui ouvriras, tu pourras lui faire une grosse surprise.

Le ton enjoué de son double l'avait ravie. Pour Zita, celle de la réalité, la gaieté avait préséance sur toute obligation. Son double n'éprouva aucune difficulté à lui faire admettre que le monsieur endormi ne se réveillerait pas : il avait la tête en compote, et les compotes, c'est bien connu, ne sortent jamais de leur sommeil.

Dès qu'elle retira le casque, Zita eut un brusque mouvement de recul, voyant la tête boursoufflée qui se lézarda comme un melon moisi pour déverser un flot de viscosités nauséuses.

Encouragée par son double, prise d'une sorte d'envoûtement maladif, la petite arriérée saisit le casque du cadavre et, les yeux brillants, la bouche bavant de bonheur, elle le replaça sur sa tête, sans réagir aux amas glaireux qui glissaient sous sa robe.

Des ténèbres constellées d'éclairs l'englobèrent ; une présence étrangère sembla se manifester dans le casque, comme si elle cherchait à pénétrer son cerveau. C'était peut-être ça, l'intelligence...



En entrant dans la pièce, Jean Simon ne remarqua même pas les coulées visqueuses sur la robe de Zita, encore moins les lueurs

d'intelligence dans son regard fuyant, vaguement coupable. Toute son attention était portée vers l'écran allumé, envahi de zébrures étincelantes.

— J'aurais dû me douter qu'il utilisait un générateur de secours, marmonna-t-il pour lui-même, en s'approchant avec méfiance du cadavre de Miro.

L'écran lumineux jetait des lueurs sinistres sur la peau chitineuse et bleutée, marbrée de plaques violettes. Le casque avait été replacé à la hâte, comme un couvercle sur une matière en ébullition, rejetant autour du cou des lambeaux de chairs en décomposition qui formaient un affreux collier de mousses et de champignons turgescents.

Malgré la profonde répulsion que lui inspirait le cadavre, Jean se pencha sur son casque et lutta contre le mouvement de succion pour le retirer. Le cancer semblait encore vivant, il résistait comme une tortue blottie dans sa carapace ; le concierge était tellement pris par son effroyable occupation qu'il ne vit pas les gestes furtifs de Zita.

Sur la pointe des pieds, la petite arriérée s'était dirigée tout droit vers la cuisinette. Rendue devant le buffet, elle ouvrit un tiroir d'un geste sûr et prit le seul couteau tranchant de Miro, puis, toujours à la dérobée, elle revint vers lui, le couteau derrière le dos.

Au moment où Simon basculait à la renverse, le casque entre les mains et un morceau de cervelle infecte sur la poitrine, Zita lui enfonça la lame à la base du cou et fouilla la chair contractée pour sectionner méthodiquement la carotide.

Pendant que le concierge glougloutait sur le corps à demi décapité de Miro, touché autant par la surprise et l'horreur que par le couteau qui chancelait au milieu du flot sanguin, Zita appuya sur un bouton du téléviseur et l'écran s'éteignit.

Dans le cerveau de l'ex-arriérée mentale, la conscience de Jacob Miro tâchait de s'adapter à la situation. En animant le double télévisé de Zita, Miro avait appris à reproduire les expressions de la fillette, mais maintenant il se sentait malhabile, à l'étroit, réduit par les minces capacités intellectuelles de sa réceptrice. Par contre, l'organe valait mieux que son ancien cerveau cancéreux, et Zita était plus accueillante que les circuits cybernétiques du *transviseur*. Jacob accepta rapidement le corps de Zita, trouvant même un plaisir certain à la fraîcheur de ses mouvements.

Jacob essaierait de former Zita. Il aurait tout le temps de trou-

ver les pièces manquantes et d'améliorer son invention en vue d'une meilleure transmigration. Mais des idées étranges, venues de la petite arriérée, commencèrent à le hanter. Devenue confuse, sa conscience se dissipa bientôt dans une profonde béatitude, animée par une reconnaissance sans borne à l'égard de Yumi, la petite extraterrestre qui l'avait rendue intelligente.

Désormais toute la télévie s'ouvrait devant Zita...

Jean-Pierre April est né à Rivière-du-Loup en 1948. Il est l'auteur de *la Machine à explorer la fiction* publié aux éditions Le Préambule en 1980 et de *TéléTotalité* aux éditions Hurtubise HMH en 1984. Membre du comité de rédaction de la revue *imagine...*, il enseigne la littérature au Cégep de Victoriaville. Il a gagné récemment le concours «Septième Continent» pour «La Survie en rose» parue dans *imagine...* n° 29.